

Histoire de France

Époque
moderne

1515-1774

Julian Gomez Pardo



Chapitre 1

Le «beau» XVI^e siècle (1515-1559)

«*Mais parce que selon les dires du Sage Salomon, Sapience n'entre point en âme malveillante, et science sans conscience n'est que ruïne de l'âme, il te convient servir, aimer et craindre Dieu.*»

Rabelais, *Pantagruel*, 1532.

La salamandre et le croissant de lune contre l'aigle impérial

7

■ De François d'Angoulême à François I^{er}

«*Ce gros garçon gâtera tout*» aurait dit Louis XII à propos de son gendre ce qui témoigne du peu d'estime du roi pour son légitime héritier¹. François est né le 12 septembre 1494 à Cognac de l'union de Charles d'Angoulême et de Louise de Savoie au moment où Charles VIII commence son expédition en Italie². Il perd son père alors qu'il n'a pas deux ans en janvier 1496. Ce petit-fils de Louis d'Orléans, frère de Charles VI, n'a pas accompagné le roi en Italie et en retour celui-ci lui garde rancune d'avoir participé à la Guerre folle quelques années auparavant. L'héritier des Orléans est en demi disgrâce et n'a jamais été appelé au Conseil par la suite. Retiré dans ses châteaux de Charente, il y voit naître deux enfants légitimes, Marguerite³ en 1492 et François en 1494 et trois autres filles illégitimes. À la mort de son père en 1496, François est donc comte d'Angoulême,

1. Antoine Varillas, *Histoire de Louis XII*, 1688.

2. Didier Le Fur, *François I^{er}*, Paris Perrin, 2015.

3. Jean-Luc Dejean, *Marguerite de Navarre*, Paris Fayard, 1987.

sa mère n'a que vingt-cinq ans et les biens de la famille sont placés sous la protection de Louis d'Orléans, chef de la famille d'Orléans¹. Toute la vie de François est chamboulée lorsque Charles VIII meurt accidentellement à Amboise en 1498 car Louis d'Orléans devient roi de France mais il n'a pas d'enfant et François qui n'a que quatre ans devient l'héritier présomptif du trône, et à ce titre reçoit des égards particuliers. D'abord, une nouvelle résidence, le château d'Amboise, le plus moderne, le plus confortable, le plus protégé depuis que Charles VIII y a passé son enfance. C'est à Amboise que François I^{er} va grandir, entouré de sa mère et des principaux conseillers de son père Elie de Polignac et Jean de Saint-Gelais². En 1499, le jeune prince reçoit en apanage le Valois. De l'enfance, les sources directes sont relativement muettes mais il ne fait aucun doute que François a reçu une solide éducation intellectuelle et religieuse réservée à son rang et une sensibilisation aux arts, sans négliger les activités sportives et militaires. Des enfants comme Anne de Montmorency sont choisis pour accompagner cette éducation très équilibrée sous la protection du maréchal de Gié avant que ce dernier ne tombe en disgrâce 1505 sur la rumeur de la formation d'un projet pour s'emparer du prince en cas de régence. Ces rumeurs fondées ou non obligent Louis XII à prendre ses dispositions en cas de disparition prématurée sans descendance masculine. En mai 1506, au château de Plessis, Louis XII fait annuler les dispositions qui marient sa fille Claude avec le futur Charles-Quint pour l'unir à François. François devient ainsi l'héritier et le futur gendre du roi. Avec l'âge, il intègre l'entourage royal et reçoit les enseignements des conseillers de Louis XII. En 1512, désormais âgé de dix-huit ans, il fait ses premiers pas d'homme de guerre en Navarre menacée par les troupes espagnoles aux côtés de capitaines aguerris, le duc de Bourbon, le duc de Longueville ou le comte de La Palice, puis dans le nord à l'été 1513 contre les Anglais avec le déjà légendaire Pierre du Terrail, seigneur de Bayard. Marié à Claude de France comme convenu huit ans auparavant en mai 1514, la position d'héritier du trône semble un instant menacé par le mariage d'octobre 1514 de Louis XII avec la très jeune Marie Tudor. Par la mort de Louis XII le 1^{er} janvier 1515, François I^{er} devient le neuvième roi de France de la dynastie des Valois depuis 1328³.

■ Le temps des ambitions impériales

Installé au palais de la Cité, le jeune roi modifie très peu la composition du conseil et confirme ceux en place sous le règne précédent qu'il connaît depuis au moins une dizaine d'années. Parmi eux, on retrouve les ducs de Bourbon et d'Alençon, Louis de la Trémoille ou Florimond Robertet pour les finances, devenu après la mort de Georges d'Amboise en 1510 le conseiller le plus influent. François I^{er} lui

1. Pascal Brioiist, Laure Fagnart et Cédric Michon (dir.), *Louise de Savoie (1476-1531)*, Rennes, PUR, 2015; Aubrée David-Chapy, *Anne de France, Louise de Savoie : inventions d'un pouvoir au féminin*, Paris, Classiques Garnier, 2016.
2. Jean Jacquart, *François I^{er}*, Paris, Fayard, 1981.
3. Robert J. Knecht, *Un Prince de la Renaissance. François I^{er} et son royaume*, Paris, Fayard, 1998.

renouvelle sa confiance, ainsi qu'à Charles de Montpensier (1490-1527)¹, le duc de Bourbon, l'homme de la victoire d'Agnadel en 1509 devenu à vingt-cinq ans le chef militaire le plus capable de sa génération, élevé au rang de connétable, charge restée vacante depuis 1488. Enfin, par la promotion d'Antoine Duprat à la Chancellerie, François I^{er} forme un triumvirat de qualité et d'expérience auprès de lui pour le seconder dans ses premiers pas de roi. On observe également monter des hommes dont l'histoire a retenu les noms Gaspard de Coligny ou Odet de Foix promu maréchal. Le conseil étant prêt désormais à l'assister, François se rend à Reims le 25 janvier pour la cérémonie du sacre, puis fait son entrée solennelle à Paris le 15 février. Dans les différents spectacles offerts en son honneur, François I^{er} fait admirer son emblème personnel à travers la figure de la salamandre², reprise probablement de son grand-père, à laquelle est associée la phrase « *Je me nourris du bon feu, j'éteins le mauvais* »³. Les festivités de l'avènement terminées, François I^{er} doit rapidement prendre les grandes décisions politiques attendues. Et, dans cette optique il reste fidèle à la politique engagée par ses deux prédécesseurs. Il s'agit bien de reprendre le duché de Milan mais encore faut-il préparer le terrain diplomatique car en sous-main le pape Léon X (1513-1521) entend bien s'opposer aux revendications françaises sur le duché. Si l'alliance vénitienne paraît solide, le roi doit rapidement s'entendre avec ses deux compétiteurs les plus sérieux. François conforte la paix avec Henri VIII d'Angleterre dès le mois d'avril et règle les différents problèmes, notamment liés à la situation de Marie Tudor, veuve de Louis XII. De la même façon, le nouveau roi de France obtient la neutralité du jeune archiduc d'Autriche Charles, lui promettant en mariage la fille cadette de Louis XII, Renée, âgée de quatre ans⁴. Il en va autrement des Suisses dont le rôle militaire est déterminant sur la scène politique italienne depuis cinquante ans en protégeant le duché et son duc Maximilien Sforza (1493-1530). L'échec des négociations avec eux au printemps 1515 précipite les préparatifs militaires. Le connétable Charles de Bourbon rassemble une armée près de Lyon que François rejoint le 12 juillet 1515. Deux mois plus tard, François I^{er} sort victorieux de l'une des plus célèbres batailles de l'histoire de France (► encadré 1 : Marignan : 13-14 septembre 1515).

1. Denis Crouzet, *Charles de Bourbon, connétable de France*, Paris, Fayard, 2003.

2. André Chastel, « La Salamandre », *Revue de l'art*, 1972, n° 16-17, pp. 150-152.

3. Anne-Marie Lecoq, *François I^{er}. Imaginaire symbolique et politique à l'aube de la Renaissance française*, Paris, Macula, 1987.

4. Bartolomé Bennassar, « Les relations entre Charles-Quint et François I^{er} », *Annales du Groupe de recherches et d'études historiques de la charente saintongeaise*, 1995, n° 16, pp. 229-236.

Une journée qui a fait l'histoire de France: la bataille de Marignan (13-14 septembre 1515)

Quarante mille combattants de l'armée française dont plus de la moitié de lansquenets allemands, rassemblés à Lyon en juillet 1515, s'avancent vers Grenoble et s'appêtent à traverser les Alpes pour aller à la conquête de Milan et poursuivre le rêve commencé sous Charles VIII et Louis XII¹.

Il est nécessaire de tromper les Suisses qui attendent l'armée française à Pignerol et à Suse et bloquent les cols savoyards du Mont-Cenis et du Montgenèvre. L'armée française est donc divisée. Le connétable doit faire diversion vers le Montgenèvre tandis que le plus gros de l'armée prend un chemin totalement nouveau par le col de la Traversette et franchit en quelques jours et en secret les Alpes. Quand les Suisses se rendent compte du stratagème, il est trop tard et se replie rapidement sur Milan. La voie dégagée, François I^{er} passe à son tour les Alpes au milieu du mois d'août et s'avance vers Milan, tandis que les Vénitiens s'approchent par l'ouest. Les dernières négociations avec les Suisses pour éviter la bataille et acheter leur départ échouent malgré les dissensions entre les cantons et les défections dans l'armée des confédérés. Le 13 septembre, l'armée française est près de Marignan à quelques kilomètres de Milan et doit faire face à la puissante infanterie suisse, formée de 20 000 arbalétriers et piquiers, dirigée par le cardinal Schiner qui a convaincu les récalcitrants de livrer bataille.

L'armée française est organisée en trois lignes. La première ligne, dirigée par le connétable est formée par l'artillerie lourde qui couvre la plaine de son feu, protégée par 7 000 fantassins

français, 7 000 lansquenets allemands et quatre mille cavaliers. La deuxième ligne dirigée par François I^{er} est composée de quatre mille cavaliers et trois mille fantassins. Enfin, la troisième ligne dirigée par le duc d'Alençon avec huit mille hommes sert de réserve. Vers 15 heures, les premiers combats commencent. La tactique suisse est simple : avancer en formation de hérisson sous le feu nourri de l'artillerie afin de s'emparer comme à Grandson ou Morat des pièces d'artilleries. Au bout de deux heures d'affrontement, la première ligne française semble cédée, les lansquenets sont massacrés et le désastre est en vue pour les Français. La deuxième ligne intervient, François I^{er} charge avec la cavalerie pour secourir la première ligne et parvient à repousser le choc. Vers minuit, en raison de l'obscurité totale les combats cessent sans que personne n'ait fait la décision même si Schiner proclame déjà sa victoire. À l'aube du 14 septembre, les Suisses repartent à l'attaque et immédiatement mettent à mal les positions françaises. L'arrivée de l'armée vénitienne sur le champ de bataille vers neuf heures du matin retourne la situation. Les trois mille cavaliers et les quinze mille piétons se ruent sur les confédérés. À onze heures les cornes suisses sonnent la retraite ce qui marque la victoire du roi de France. La bataille de Marignan est l'une des plus longues livrées par un roi de France et une des plus meurtrières, huit à dix mille morts du côté suisse, sept à huit mille du côté français. De nombreux nobles ont été tués dont Louis de Bourbon, le frère du connétable, ou Charles de la Trémoille et quelques deux cents gentilshommes.

La bataille n'a cessé depuis son origine d'être l'objet de réécriture et cela dès le règne de François I^{er}. Au lendemain de la bataille, sous l'impulsion du pape Léon X qui le désigne naturellement comme le chef potentiel d'une croisade contre les Turcs et sa candidature à l'élection impériale, la propagande royale élève Marignan au rang d'une élection divine, presque mystique comme signe de Dieu. Mais après l'échec à l'élection impériale en 1519 puis la défaite de Pavie de 1525, il est nécessaire de redorer l'image d'un roi fortement écornée. La bataille est de nouveau réécrite et de plus en plus magnifiée et mythifiée, d'autant plus que Marignan apparaît au cours du règne comme la seule grande victoire militaire. Après la mort du roi, Marignan prend des couleurs toujours plus vives sous la plume de mémorialistes sous Charles IX et de Henri III qui en pleine guerre de religion regrettent le temps d'un royaume uni capable d'exploit militaire. La traduction en Français en 1568 de l'*Histoire de l'Italie* de Guichardini renforce ces aspects en faisant dire à Trivulce que Marignan est *une bataille de géants*. Tous les participants à la bataille prennent dès lors des figures héroïques. Parmi eux, Bayard va prendre une dimension exceptionnelle pour avoir adoubé le roi au soir de la victoire². Pour Didier le Fur, le chevalier a bien participé à la bataille

mais aucune source relatant la bataille ne cite l'adoubement. Le premier à le faire est Symphorien Champier, médecin et cousin éloigné du chevalier qui écrit en 1525 *Les Gestes, ensemble de la vie du preulx chevalier Bayard*¹. Pour l'historien, l'adoubement de Bayard a été inventé pour faire oublier celui opéré par le connétable de Bourbon le jour du sacre et passé à l'ennemi en 1523. C'est sous la Restauration du XIX^e siècle que l'événement va être magnifié par les publicistes de Louis XVIII pour faire de François I^{er} et de Bayard les deux grands héros de la victoire et répandre le thème de François I^{er}, armé chevalier par Bayard. Le peintre Louis Ducis le représente dans un tableau de 1817. Les Républicains de la III^e République reprennent le thème et en font une grande bataille de la France conquérante aux côtés de Bouvines que les écoliers doivent apprendre et comprendre dans le cadre des guerres d'Italie. Dans les années 1960, la fin de l'Empire colonial et la construction européenne font passer Marignan pour une date dont on ne sait plus très bien à quoi cela correspond.

1. Didier Le Fur, *Marignan, 13-14 septembre 1515*, Paris, Perrin, 2003 ; Amable Sablon du Corail, *1515 Marignan*, Paris, Taillandier, 2015.

2. Jean Jacquart, *Bayard*, Paris, Fayard, 1987 ; Symphorien Champier, *La vie de Bayard*, présenté par Denis Crouzet, Paris, Imprimerie Nationale, 1993.

Vaincu, Maximilien Sforza doit se rendre au roi de France. Pour ne pas finir comme son père Ludovic, mort en captivité, il accepte en échange de sa liberté de renoncer à ses droits sur le duché. Alors que le duc déchu prend le chemin de l'exil, le roi de France entre triomphalement à Milan le 15 octobre 1515 un mois après Marignan. Entre-temps, les tractations avec le pape Léon X ont déjà commencé. On s'accorde assez rapidement sur les points les plus évidents, à savoir la reconnaissance pontificale du duché de Milan et de Gênes à la France. Pour le

reste, on s'en remet à la rencontre de Bologne organisée entre les deux souverains le 11 décembre 1515. Au centre des discussions, l'abrogation de la Pragmatique Sanction de 1438 et la signature d'un nouveau concordat, les prétentions françaises sur Naples et la croisade contre les Turcs. Sur ces derniers points, François s'engage à devenir le chef d'une nouvelle croisade et laisse de côté provisoirement une intervention sur Naples. Sur le premier point, les principes du concordat de Bologne sont définis : les nominations aux bénéfices épiscopaux sont accordées au roi, à charge pour lui de les faire approuver par le siège pontifical.

La paix établie, il ne reste plus au roi qu'à reprendre le chemin du retour en France au début de l'année 1516 et de la consolider. Les troupes impériales de Maximilien de Habsbourg se mettent en branle dès le départ du roi. L'Empereur n'entend pas laisser l'avantage aux Français en Italie. Bien retranchés dans la ville sous le commandement du connétable Charles de Bourbon, ces derniers font face et l'Empereur qui n'a pas d'autre choix que de lever le siège fin février 1516. Cette alerte sérieuse montre toute la fragilité de la nouvelle conquête, d'autant plus que se profile une nouvelle difficulté pour établir une paix durable. En effet, la mort du roi Ferdinand d'Aragon survenue le 23 janvier 1516 permet à son petit-fils, après avoir écarté sa mère Jeanne la Folle (1479-1555), Charles d'Autriche, âgé de seize ans, de ceindre la couronne espagnole et napolitaine. Or Charles est aussi le petit-fils de l'empereur Maximilien. Aussitôt, des pourparlers sont engagés pour éviter une inévitable alliance.

Pour l'amadouer, François I^{er} invite le jeune roi d'origine flamande à traverser la France pour rejoindre son nouveau royaume, et surtout à négocier un accord pour aplanir les litiges. À Noyon, un traité est signé en août 1516 par lequel La France reconnaît les droits des Aragonais sur Naples, en échange de quoi, Charles-Quint renonce à aider son grand-père. Une fille du roi de France est promise au nouveau roi d'Espagne et la cause de la Navarre occupée par les Espagnols depuis 1512 doit également être réglée. De même, François I^{er} négocie avec les cantons suisses en novembre 1516 pour obtenir leur neutralité en échange de 10 000 écus d'or. Isolé, Maximilien doit se résoudre à la fin de l'année 1516 à entrer à son tour dans la négociation avec le roi de France. Une paix générale semble ainsi se dessiner permettant d'envisager la préparation du projet de croisade contre les Turcs que le pape Léon X et le roi de France ont imaginé à Bologne.

Tandis que les discussions vont bon train sur le projet de croisade, François a la joie d'accueillir son premier fils le 28 février 1517 à Amboise, en fait son troisième enfant après deux filles que la reine Claude a mises au monde les deux années précédentes. La fête organisée à cette occasion au château d'Amboise, somptueusement décoré, peut être sur les conseils de Léonard de Vinci qui vient de s'installer dans le manoir voisin du Clos-Lucé, est éblouissante. Pour consolider l'alliance avec le pape Léon X, François lui propose d'en devenir le parrain. L'enfant nommé François comme son père est immédiatement l'objet de tractations matrimoniales. Le roi pense dans un premier temps le marier avec la fille d'Henri VIII d'Angleterre et de Catherine d'Aragon, la jeune Mary Tudor, née quelques mois plus tôt. Un accord d'union est trouvé en octobre 1518 qui doit se

prolonger par la rencontre entre les deux souverains afin d'organiser la croisade des princes chrétiens. Celle-ci fait l'objet d'une intense propagande qui peut laisser penser que le roi a sérieusement envisagé un départ. Ne dit-on pas à l'époque qu'un empereur aiderait au retour du Christ sur Terre en délivrant la Terre sainte des musulmans¹. La papauté soucieuse de mener à bien le projet de croisade s'associe à ce programme politique et avec elle tous les alliés italiens qui croient au destin du roi de France depuis sa grande victoire de l'année 1515². C'est dans cette ferveur quasi-mystique que depuis plusieurs mois le roi de France travaille à obtenir l'appui de plusieurs électeurs impériaux en prévision de la succession de Maximilien de Habsbourg. Informé des initiatives françaises, celui-ci organise la transmission de sa fonction à son petit-fils Charles d'Autriche, roi d'Espagne. Lorsqu'il décède le 12 janvier 1519, les chances de François I^{er} d'être élu roi des Romains sont faibles. Mais, immédiatement la mort de l'empereur annoncée, François I^{er} tente de faire basculer les électeurs de son côté grâce à d'abondants subsides mais sans succès car grâce à l'appui des richissimes banquiers Fugger Charles se montre encore plus généreux. De plus, l'idée qu'un prince français devienne empereur d'un Empire romain-germanique paraît peu crédible et Charles d'Autriche a pour lui d'être un Habsbourg ayant occupé la fonction depuis trois générations. Et, en effet, les sept princes électeurs réunis à Francfort le 17 juin 1519 élisent sans surprise dix jours plus tard Charles d'Autriche. À cet échec s'ajoute celui des négociations qui ont eu lieu en mai 1519 à Montpellier où Français et Espagnols ont tenté sans succès de trouver un accord sur la Navarre resté en suspens au traité de Noyon d'août 1516. Autant de rancunes qui laissent présager un nouveau conflit entre Espagnols et Français.

L'alliance anglaise est alors recherchée par les deux princes. En 1520, Henri VIII et François I^{er} organisent une rencontre mémorable au Camp du drap d'or dans le nord de la France en juin³. L'incroyable faste déployé à cette occasion a marqué l'époque même si politiquement les résultats ont été très maigres, à l'exception de la confirmation du mariage du Dauphin avec Mary Tudor. Sur les conseils du cardinal Wolsey, Henri VIII reste méfiant sur une alliance avec le roi de France. À l'évidence, le roi d'Angleterre ne veut pas s'écarter de sa politique d'équilibre entre les deux puissances continentales. Quelques jours plus tard, Henri VIII s'entretenant avec Charles-Quint à Calais, maintient ce positionnement sans trop se compromettre.

À l'été 1520, les armes sont encore muettes. François est à Saint-Germain-en-Laye et voit naître son cinquième enfant, une fille prénommée Madeleine après son fils cadet Henri né l'année précédente. Les joies familiales ne l'écartent

1. Gérard Poumarède, *Pour en finir avec la Croisade. Mythe et réalité de la lutte contre les Turcs aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, PUF, 2015.
2. Juan.C. D'Amico, « De Pavie à Bologne (1525-1530) : la prophétie comme arme de la politique impériale pendant les guerres d'Italie », dans *La Prophétie comme arme de guerre des pouvoirs XI^e-XVII^e siècle*, éd. A. Redondo, Paris, 2000, pp. 97-107; Jean-Marie Le Gall, « François I^{er} et la guerre », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, 2014, n° 79, pp. 35-63.
3. Charles Giry-Deloison, *1520, Le Camp du drap d'or. La rencontre de Henri VIII et de François I^{er}*, Paris, Somogy, 2015.

pas de l'objectif de la préparation de l'inévitable guerre contre Charles-Quint en prévoyant les subsides pour la financer. Le moment semble propice, le roi d'Espagne doit faire face à d'importantes révoltes dans son royaume. Des négociations secrètes avec le pape Léon X ont pour objet d'empêcher le couronnement impérial à Rome, voire le priver du royaume de Naples qui serait donné au fils cadet du roi de France. En février 1521, les partisans de Henri d'Albret passent à l'offensive en Navarre. Charles-Quint accuse les Français d'être à la manœuvre et leur déclare la guerre en avril.

La guerre semble dès le départ mal engagée pour François I^{er}. Son principal soutien le pape Léon X dans un incroyable et spectaculaire retournement de situation signe une alliance avec Charles-Quint. Sur la promesse d'importants gains territoriaux, le pape abandonne l'alliance française et accepte de procéder au couronnement impérial. Par ailleurs, les conditions météorologiques provoquent une famine de grande ampleur dans le nord du royaume et le début de quelques troubles qui rendent peu propice une entrée en guerre. Aussi, François se résout à accepter la médiation que le roi d'Angleterre a proposée pour mettre fin à la guerre tout en ayant choisi déjà secrètement le camp impérial. Une conférence est organisée en août 1521 à Calais qui va traîner en longueur sans donner de résultat probant. Pendant ce temps, sur les trois fronts, les troupes impériales marquent des points. En Italie, elles sont sur le point d'entrer dans le Milanais et dans le nord-est plusieurs villes sont prises menaçant la Picardie. Le comte de Saint-Pol, Louis de la Trémoille soutenus par des Suisses, ainsi que le capitaine Bayard sont envoyés pour libérer Mézières assiégé. Bayard s'illustre de nouveau, ainsi qu'Anne de Montmorency et le 27 septembre 1521 la ville est sauvée. Les troupes impériales doivent se replier. François I^{er}, galvanisé par cette semi-victoire, décide de se mettre à la tête de son armée et entre en Artois. Fin octobre, Charles-Quint à son tour décide de s'engager dans le combat et de participer à sa première aventure militaire. Près de Valenciennes, les deux armées sont prêtes à en découdre. Mais finalement, ni l'un ni l'autre ne se risque à la grande bataille. Même si la propagande royale suggère la couardise impériale, personne ne doute que le roi Très chrétien a lui aussi renoncé à livrer bataille. Mais toutes ces arguties sont vite oubliées car dans le Milanais, les positions françaises s'affaiblissent fortement. Le maréchal de Lautrec qui gouverne le duché de Milan résiste difficilement aux assauts. Les troupes suisses mal payées, commencent à désertir massivement le camp français ce qui fait craindre pour la sécurité du duché. À leur tour l'alliance vénitienne semble vaciller. Les troupes impériales commandées par Prospero Colonna attaquent Milan qui est prise en novembre 1521 obligeant Lautrec à se replier avec ses douze mille hommes sur Crémone. Mais l'essentiel du duché est déjà perdu à la fin de l'année 1521¹.

Les difficultés françaises ressoudent la ligue anti-française entre Charles-Quint, Léon X et Henri VIII qui planifient en novembre 1521 à Bruges une attaque combinée pour l'année 1523 sur trois fronts. L'armée pontificale attaquerait en

1. Séverin Duc, *La Guerre de Milan. Conquérir, gouverner, résister dans l'Europe de la Renaissance (1515-1530)*, Seyssel, Champ Vallon, 2019.